

INTERVIEW : Patti Smith se confie à Lou Doillon et évoque "les mathématiques de l'existence"
 Propos recueillis par Gilles Médioni, [L'Express](#), 30 avril 2016



Mathieu Zazoo pour L'Express Styles

Lou Doillon : "Vous êtes ma mère spirituelle." Réponse de Patti Smith : "Appelle-moi maman autant que tu veux."

Lou Doillon a interviewé, en exclusivité, l'icône du rock et auteur de *Just Kids*, à l'occasion de la sortie de son nouveau livre, *M Train*.

Manhattan, il y a quelques années. Patti Smith dîne avec sa fille, Jesse Paris, dans un restaurant japonais. "Ne te retourne pas, lance cette dernière. Derrière, c'est toi en plus jeune." La "jeune" Patti Smith, c'est évidemment Lou Doillon. Au cours de la soirée, l'une est présentée à l'autre. Lou : "Vous êtes ma mère spirituelle." Réponse de Patti : "Appelle-moi maman autant que tu veux."

Cette fin d'après-midi, chez Gallimard, Lou Doillon arrive avec des sourires et des "offrandes", comme elle dit, pour Patti Smith, des livres, des présents. La fille prodige du cinéma et du folk, récompensée par une victoire de la musique en 2013, a accepté avec enthousiasme d'interviewer la légende du rock pour L'Express Styles.

Après le succès de *Just Kids*, best-seller international honoré par un National Book Award, Patti Smith publie *M Train*, qu'elle présente comme "la carte de [son] existence". Le livre, en 18 chapitres - 18 stations -, entraîne le lecteur dans le train de sa pensée, de sa quête, car l'auteur enquête sur la réalité, sur le passé, sur ses rêves. Patti Smith a écrit ce voyage en forme de kaléidoscope au Cafe 'Ino, son QG, à deux pas de chez elle, à Greenwich Village. Ou au bout du monde, quand elle donnait performances, conférences ou concerts.

La première phrase de ce vagabondage littéraire qui voyage de New York à Tokyo, des fantômes d'hier aux passants célestes, est : "Ce n'est pas si facile d'écrire sur rien." Le paradoxe d'avoir écrit sur rien, c'est d'avoir dit beaucoup de choses sur elle. Et soulevé beaucoup de questions, que Lou Doillon est bien décidée à lui poser.

Lou Doillon : Comment est née l'idée des stations ? Est-ce un fil d'Ariane que vous avez tiré pour mieux vous en éloigner ?

Patti Smith : Les stations sont arrivées à la fin du livre. Au début, je n'avais pas vraiment d'intention, pas de plan, pas de destination. J'avais déjà le titre, *Mind Train*, mais je trouvais qu'il sonnait un peu comme un titre de chanson, *Love Train*, par exemple. Alors j'ai décidé de l'appeler *M Train*, M pour *Mind*, donc, mais aussi pour Muse, Magie, Mystère, Michigan, il y a tant de M possibles...

Au départ, chaque partie était numérotée, puis j'ai décidé que ce serait les stations de mon train mental, et je leur ai donné un titre, surtout pour m'amuser, j'adore en inventer. Et puis pour laisser des respirations aux lecteurs, parce qu'il n'y a pas d'intrigue dans *M Train*, simplement des voyages. Cela ressemble à ces pèlerinages que font certains pèlerins, ils s'arrêtent dans une église et achètent une médaille ou une image sainte. Oui, l'idée, c'était des arrêts le long d'un pèlerinage vers nulle part.



"Je préfère marcher sur mes propres pas, suivre mes propres traces plutôt que de m'en faire de nouvelles" confie Patti Smith.

L. D. : Mais qui a du sens. J'ai été saisie par le fait que ce sont des pèlerinages vers des endroits que vous connaissez, où vous avez pris des photos, où vous repassez, je pense aux tombes de Rimbaud, de Genet, de Sylvia Plath...

P. S. : Je crois que c'est ma manière de me fabriquer des racines, car j'en ai peu. Ma famille n'est pas nombreuse, beaucoup sont partis, beaucoup d'amis et d'amoureux. La maison où je suis née, les lieux où j'ai vécu se sont envolés, ont été démolis et remplacés. Alors, j'ai mes rituels. La première chose que j'ai faite en arrivant à Paris, pour la première fois, en 1969, c'est d'aller voir la statue de Picasso dédiée à Apollinaire dans le square près de l'église Saint-Germain-des-Prés.

Et à chacun de mes séjours, j'y retourne. J'ai des habitudes partout dans le monde. Mes proches me disent : "Tu n'as pas envie de découvrir de nouveaux endroits ?" Mais, pour moi, ce sont de vieux amis à qui je rends visite. Ils sont la preuve d'une sorte d'immortalité ou de permanence. Je préfère marcher sur mes propres pas, suivre mes propres traces plutôt que de m'en faire de nouvelles.

L. D. : Je trouve qu'il y a un équilibre, car souvent les gens sont soit dans le passé, avec les morts ou ceux qui nous manquent, soit dans ce monde présent. On dirait que vous arrivez à relier les deux temporalités. Et vous le faites dans ce café, dans ces cafés du monde entier, où l'on retrouve un chaos sans nom et pourtant rassurant, car ce chez-vous est partout. Plutôt que d'écrire sur rien, vous avez travaillé, au contraire, une matière riche et complexe...

P. S. : Je me suis rendu compte en écrivant que ce "rien" contient "tout", comme le zéro. J'avais fait ce rêve, car je l'ai fait, où le cow-boy [une sorte de Sam Shepard, à qui le livre est dédié] me disait qu'il n'était pas si facile d'écrire sur rien. Et je lui répondais : "Mais si, d'ailleurs je peux le faire toute la journée, m'asseoir et écrire, écrire, écrire..." On peut essayer de rester dans le présent et décrire simplement des sensations, mais on vit aussi dans une trinité de mémoires qui arrivent simultanément, le présent, le passé et le futur.

LIRE AUSSI >> Patti Smith : "Je suis musicienne, mais j'aurais pu être générale" (6 juin 2012)

On est coulé par le passé, on projette le futur et on bouge en temps réel, ce sont les mathématiques de l'existence. J'ai aussi découvert qu'écrire sur rien pouvait emmener quelque part, alors que j'avais relevé ce défi comme une sorte de challenge arrogant ou fun, pour écrire un livre sans avoir de responsabilités, pas de programme, juste pour voir où cela menait. Des sujets dont je ne pensais pas parler ont émergé. Je ne pensais pas évoquer Fred [Fred "Sonic" Smith, son mari, disparu en 1994], c'était trop intime, mais il n'arrêtait pas de revenir sous mon stylo. Cela s'est fait naturellement. Dans mes rêves, Fred était toujours triste, triste parce que ses enfants lui manquent, triste parce que...

Peu importe. A la fin du livre, il est apparu pour la première fois en souriant. Je me suis demandé si le but de ce livre n'était pas ce sourire.

L. D. : Il y a un mot en français : "pudique". J'ai trouvé que la manière dont vous décriviez Fred était toujours pudique, personnelle et respectueuse.

P. S. : Vous êtes en train de parler du roi de ma famille. Quand on parle au roi, on doit avoir une certaine bienséance, et le présenter comme il se doit. Oui, il faut être respectueux. Même dans *Just Kids*, quand je parlais des gens que je déteste, des gens qui ont été cruels et méchants envers moi, j'essayais toujours d'avoir une réserve parce que la plupart étaient morts et ne pouvaient plus donner leur point de vue. J'ai tenté de les présenter d'une manière qui n'était pas déshonorante ou vindicative parce que ce n'était qu'une vérité issue d'événements douloureux.

L. D. : Ce qui est très beau, c'est que vous entourez le mystère d'un halo de grâce, sans aucun désir de coincer les personnes dont vous parlez.

P. S. : C'est très gentil et très élégamment dit. J'aurais aimé le dire moi-même. J'essaie de donner au lecteur une image qui ait du sens ou qui soit drôle.

L. D. : Les passages les plus personnels sont décrits comme des lumières vivantes, c'est l'inverse de l'anthropologie. Cela m'a vraiment plu de voir que je n'étais pas la seule à m'endormir devant des séries télé policières. Et à trouver rassurant que des affaires puissent être résolues.

P. S. : L'enquêteur d'aujourd'hui est le poète d'hier. Tous deux négocient avec des sensations, des impressions, des idées et cherchent un fil conducteur qui va les mener au dénouement. Pour le poète, ce sont ses derniers vers. Pour le détective, ce sera : "Cela commence ainsi, se passe comme ça, et le tueur est..." Je ne suis pas intéressée par la violence, par le nœud de l'intrigue, mais par sa résolution, sa construction. Je trouve que cela ressemble beaucoup à l'écriture. Je suis en train d'écrire une histoire de détective, mais ce sera un détective existentiel.

L. D. : Si on comparait *M Train* à une peinture ?

P. S. : Ce serait un tableau cubiste. Des figures cubiques simultanées qui combleraient un trou ou le créeraient. Oui, *M Train* serait du cubisme, ou alors un Millet, très pastoral, une bergère. Ou encore le voyageur solitaire avec son balluchon et son chapeau rayé de William Blake. Ce serait très romantique, je suppose.

L. D. : J'ai lu des passages de *M Train* à voix haute pour entendre le rythme de votre écriture...

P. S. : On m'a dit qu'il n'y avait pas de musique dans *M Train* excepté quelques références, mais la musique est dans l'écriture. Il y a toujours un rythme interne, un rythme de la narration, que ce soit celui de la marche, celui du grattement du stylo ou même celui du train imaginaire, avec ce mouvement d'avant en arrière. Quand j'écris, je dis toujours les mots à voix haute. L'ordre dans lequel ils "tombent" est très important pour moi, il s'agit ensuite de les agencer, je n'ai pas à embellir le fond. C'est là où le vrai travail apparaît, où l'on sent ma personnalité d'écrivain.

Je n'utilise pas de mots très complexes, j'utilise de très beaux mots bien sûr, mais je n'ai jamais été bonne en grammaire, mes phrases tendent à être courtes. Le rythme vient sûrement des livres que je lisais quand j'étais jeune, surtout des recueils de poésie. J'en écrivais aussi beaucoup, chaque mot, chaque adverbe devait compter. Cette discipline et ce labeur doivent apparaître dans mes livres en prose.

L. D. : Vous avez une manière très belle d'écrire des chansons, mais ce qui est magnifique dans le livre, c'est que vous cherchez des styles différents. Est-ce que devenir écrivain était votre première vocation ?

P. S. : Petite fille, après avoir lu *Les Quatre Filles du docteur March*, dans lequel Jo March est écrivain, je me suis dit : "C'est possible, les jeunes filles peuvent écrire des livres." J'avais une grande imagination et j'inventais des histoires sans arrêt, mais je n'avais pas de don particulier, je n'étais bonne ni en grammaire ni en syntaxe. La poésie était du coup plus accessible pour moi. Oui, j'ai toujours voulu devenir écrivain, c'est la première chose que je me souviens avoir réellement désiré être.

La deuxième c'était missionnaire, comme Albert Schweitzer, mais j'ai abandonné. Après, j'ai pensé faire chanteuse d'opéra - j'avais entendu *Madame Butterfly*. Mais j'étais si maigre et bronchiteuse... Ma mère m'a confié : "J'aimerais bien te soutenir dans tes rêves, mais celui-ci, tu devrais le laisser filer." Écrivain, c'est ce qu'il y a de plus cohérent pour moi, même si j'alterne plusieurs disciplines, comme performeuse, photographe, chanteuse...



L. D. : Il émane en effet quelque chose de vous de ces femmes artistes de la Renaissance qui savaient tout faire...

P. S. : Une femme de la Renaissance, mais qui n'avait aucun don particulier.

L. D. : Mais très vite vous vous êtes rendu compte que vous aviez une vision du monde, et vous la poursuivez...

P. S. : On réalise finalement que l'on est différent, un peu en dehors du monde, que l'on ne pourra pas toujours participer pleinement à la vie parce que l'on a l'esprit ailleurs. Ou alors, que l'on pourra éventuellement transformer cette observation du monde en histoires, en dessins, en œuvres d'art. Ceux qui ne sont pas atteints par ce mal béni n'en voudraient pas, pour garder leur énergie, leur intérêt pour la cuisine, le jardinage... Être animée par cette impulsion, jour après jour, plusieurs fois par jour, est une forme de bénédiction-malédiction, mais je ne pourrais pas envisager la vie sans.

L. D. : Alors que ce Cafe 'Ino qui vous est cher va définitivement fermer, vous vous asseyez une dernière fois à votre place fétiche et écrivez pêle-mêle, dites-vous, sur des thèmes déjà abordés dans le livre : les Chroniques de l'oiseau à ressort, de Murakami, le cow-boy, le sourire en coin de votre mari... Vous citez aussi le visage de Jean Reno, que vous n'aviez jamais évoqué jusque-là. Pourquoi Jean Reno ?

P. S. : C'est une excellente question, personne ne me l'a encore posée. J'ai voyagé une fois dans le même avion que Jean Reno, j'ai remarqué que nous avions la même petite valise argentée, puis, à l'atterrissage, à la douane, aux bagages, je me retrouvais sans cesse derrière lui, il portait une vieille veste en cuir. A un moment, je lui ai tapé sur l'épaule et on a discuté. Je suis rentrée chez moi, fatiguée, après un mois et demi d'absence, j'ai allumé la télé, et l'écran était envahi par le visage de Jean Reno dans *Léon*.

J'ai pris du temps pour écrire cette histoire, qui, je pense, ralentissait le rythme ; du coup le chapitre a sauté, presque par accident. Quand j'ai relu les épreuves, je me suis rendu compte que l'allusion dans le café n'était pas expliquée, mais je l'ai laissée. Personne ne m'en a jamais parlé, peut-être parce que c'est relié à rien. Il faudra que je mette ce chapitre sur mon site.

L. D. : Vous avez volé *Les Illuminations* à 18 ans. Que diriez-vous à des jeunes gens qui déroberaient *M Train* ?

P. S. : De ne pas le faire, sauf s'ils ne se font pas attraper. Si ce sont des voleurs à la Jean Genet, je préfère qu'ils s'abstiennent. Genet est allé en prison pour avoir volé des éditions originales de Proust. Moi, c'était une libraire un peu misérable en face d'une gare routière, il pleuvait, j'avais du temps à perdre, j'ai vu la couverture des *Illuminations*, et il m'a tout de suite fallu ce livre, mais je n'avais pas assez d'argent pour l'acheter. Alors je l'ai pris, et je ne l'ai pas regretté, car Rimbaud m'a emmené dans le long voyage d'une vie.

***M Train*, par Patti Smith** (Gallimard). Traduit de l'anglais (États-Unis) par Nicolas Richard.

Lou Doillon. Dernier album : *Lay Low* (Barclay/Universal). En tournée.